

Pratiques bilingues d'adolescents issus de l'immigration en France et en Angleterre

Nassira Merabti et Danièle Moore

Université Stendhal de Grenoble et Université de Genève

Introduction

L'origine d'une communication commune, portant sur l'observation comparée de deux communautés migrantes, l'une installée en France et l'autre en Angleterre, trouve ses racines dans l'interrogation que posent d'une part les modes de passation des langues d'origine (LO) chez les groupes linguistiques minoritaires, et d'autre part le rapport que ceux-ci entretiennent avec la langue officielle du nouveau pays d'ancrage. Alors qu'une observation de surface laisse entrevoir beaucoup de points communs entre les différents groupes, il faut pourtant se rendre à l'évidence: ceux-ci fonctionnent de manière très dissemblable en ce qui regarde leurs pratiques des langues en contact.

C'est de la sorte par la comparaison de deux groupes de jeunes issus de la migration, marqués par des comportements langagiers différenciés, que nous souhaitons aborder la question des facteurs pertinents qui peuvent expliquer la variation, particulièrement notable au niveau des groupes de pairs mais aussi entre générations. Il nous semble évident qu'une étude attentive de la structure des réseaux sociaux et de communication permette de mieux cerner cette variation des comportements langagiers.

Notre démarche, si nous pensons qu'elle peut apporter un éclairage nouveau aux travaux actuels par cette lecture comparée des observations de deux terrains proches et différents tout à la fois, se heurte toutefois très vite à au moins deux obstacles principaux, que nous souhaitons signaler en ce début de parcours. Notre travail porte en effet sur des populations d'adolescents¹, les jeunes Punjabis et les Beurs², auxquels on réfère

¹ Les adolescents qui ont pris part aux enquêtes sont âgés de 14 à 18 ans.

² Le Punjab est une région du Nord de L'Inde et du Pakistan, où le punjabi est la langue la plus courante dans les échanges verbaux, tandis que l'ourdou reste la langue officielle du Pakistan et la langue écrite pour les Musulmans.

en général dans la littérature spécialisée comme des "deuxièmes" (parfois troisièmes) générations. Il s'agit par conséquent d'étudier des répertoires verbaux qui sont en évolution rapide, et qui marquent des changements très nets d'une génération à l'autre, et au sein d'une même génération. La structure de ces répertoires est par conséquent éminemment instable, puisque sans cesse en construction. Autrement dit, les observations d'aujourd'hui ne peuvent être celles de demain, et plutôt que de chercher à établir des états de faits, c'est bien une démarche de recherche, par le biais d'observations établies dans un moment donné, que nous souhaitons privilégier.

Il faut d'autre part observer que nos remarques trouvent leurs fondements dans des travaux de recherche³, dont les objectifs respectifs n'ont pas été les mêmes. Il reste bien évident que la vision lacunaire que nous proposons vise avant tout à susciter la réflexion, et à ouvrir peut-être la voie à des recherches comparées du même type qui soient plus satisfaisantes sur le plan de l'observation des données.

1. Quelques repères théoriques

Les conditions d'exposition aux langues dépendent d'un certain nombre de facteurs liés notamment au caractère spécifique des réseaux sociaux et de communication dans lesquels se trouvent engagés les individus. On peut faire l'hypothèse que plus les liens entre les différents partenaires d'une même communauté sont serrés et multiplexes, et plus les chances d'imposition d'une norme langagière, en l'occurrence l'utilisation de la langue d'origine ou le recours à un parler bilingue (Grosjean, 1982; Lüdi, 1985), sont grandes.

Le concept de réseau constitue un concept de base pour notre étude. Il permet d'identifier l'éventail des interlocuteurs pertinents, et d'appréhender les pratiques langagières des individus au sein des diffé-

rents groupes relationnels constitués. S'agissant d'adolescents bilingues, il nous permettra de mieux cerner le fonctionnement de leurs répertoires verbaux, et plus précisément d'examiner leur gestion des pratiques bilingues⁴ dans diverses situations d'interactions.

Le réseau social et de communication d'un individu peut se définir comme la somme des relations individuelles que celui-ci entretient avec d'autres personnes, y compris les liens d'interconnaissance qui relient les membres du réseau entre eux⁵.

Un réseau se compose généralement de plusieurs grappes ("clusters"), autrement dit de groupements d'individus fondés sur des bases relationnelles précises, par exemple la grappe des parentés, du voisinage, des pairs, etc. Les grappes peuvent varier en densité, selon l'importance des liens latéraux.

Les liens qui unissent les individus sont de deux ordres: les liens uniplexes et les liens multiplexes. L'uniplexité réfère à une relation unique entre deux individus, par exemple lorsqu'un individu Y est le professeur de X et que la relation entre ces deux personnes ne dépasse pas la relation maître-élève. En revanche, on parle de relation multiplexe lorsque la nature des liens est multiple, par exemple Y est le camarade de classe de X, mais aussi son voisin.

2. Profil des groupes étudiés: une histoire parallèle de la migration

Les deux groupes migrants qui nous intéressent, les communautés algérienne de France et punjabi d'Angleterre, présentent des caractéristiques communes quant à leur histoire migratoire. Ils entretiennent avec le pays de résidence, et la langue de ce pays, des rapports privilégiés liés à l'entreprise coloniale, mais surtout leur parcours migratoire se ponctue de phases similaires d'installation.

L'auto-dénomination *Beur* réfère à la population spécifique des jeunes Arabes de "deuxième génération", et dans notre cas à la population plus restreinte de ceux issus de l'immigration algérienne.

³ Il s'agit de recherches réalisées dans le cadre de doctorats, voir MERABTI (1991) et MOORE-CAPORALE (1992).

⁴ Par pratiques bilingues, nous entendons l'usage en situation des langues du répertoire verbal. Cet usage peut se faire soit sous forme d'interventions complètes et alternées dans une langue ou dans une autre, ou par le passage d'une langue à l'autre au sein d'une même intervention.

⁵ Voir en particulier les travaux de L. MILROY (1987).

Pour les deux groupes, il s'agit tout d'abord d'une immigration d'hommes, suivie une dizaine d'années plus tard de l'arrivée des femmes et des enfants. Au départ, les hommes occupent des emplois d'ouvriers de basse main d'œuvre, dans les filatures du nord de l'Angleterre pour la plupart des Punjabis, et essentiellement dans le Bâtiment et les Travaux Publics (BTP) pour les Algériens en France. Les familles migrantes sont issues le plus souvent d'un milieu rural, où les liens villageois jouent un rôle important. Les premiers arrivés se chargent de faire venir des membres de la famille ou du village pour remplir les emplois vacants. La sélection des candidats au départ s'établit par conséquent sur la base des liens de parenté ou d'appartenance à un même village dans le pays d'origine, ce qui explique les "îlots ethniques" que l'on peut observer dans les villes qui accueillent de fortes populations migrantes⁶.

L'installation dans le nouveau pays de résidence amène les nouveaux arrivants à reconstruire très vite des réseaux de relations calqués sur les modèles du village. On constate en effet une réorganisation des groupes autour d'espaces bien spécifiques dans la ville, ce qui leur permet de fonctionner comme une micro-société, voire une famille élargie. Le rassemblement favorise le maintien des valeurs, des traditions et de la culture d'origine, et offre par conséquent un mode de fonctionnement, une structuration des rapports sociaux qui définit les champs de contraintes. En même temps, c'est la mise en place de telles frontières du groupe qui permet tout à la fois de se protéger de l'extérieur, et de maintenir à l'intérieur des modèles linguistiques et comportementaux qui ne sont pas validés dans la société d'accueil.

3. Pratiques bilingues, réseaux de relations et expression identitaire

L'étude des pratiques bilingues des adolescents des deux communautés révèle des différences mais aussi des similitudes entre les deux groupes communautaires. Elle montre que la grappe de la communauté d'origine imprime un cadre de comportements langagiers qui influence les variations parfois très marquées que l'on peut observer au sein des ré-

seaux de relations. On constate en effet que l'usage des langues du répertoire verbal varie selon qu'il s'agit de la grappe des parentés, ou de celle des groupes de pairs.

3.1. La grappe des associations communautaires et/ou religieuses

Malgré une foi commune en l'Islam, les deux communautés se distinguent autour d'un point essentiel: l'importance plus ou moins grande que chacune accorde à l'école islamique, en particulier en ce qui concerne l'éducation des enfants. Les Punjabis entretiennent en effet des rapports plus forts avec les instances religieuses. Dès l'âge de cinq ou six ans, les enfants punjabis fréquentent la mosquée le soir après l'école, ainsi que le samedi. La mosquée s'inscrit au côté de la famille comme la seconde instance de socialisation de l'enfant. C'est non seulement un lieu de culte, mais également celui d'un apprentissage formel de la langue d'origine, l'ourdou écrit, et d'une pratique légitimée de la langue orale, le punjabi. La pratique religieuse et la fréquentation assidue du lieu de culte assurent un rôle clef en ce qui concerne le maintien de la langue d'origine, et contrebalancent les changements de loyauté qui peuvent s'observer au moment de l'entrée à l'école pour les plus jeunes.

Ce rôle fondamental d'apprentissage, de légitimation et de réactivation des pratiques autant orales qu'écrites dans la langue d'origine, en sus de l'arabe des textes sacrés, n'est pas repris dans le cas des jeunes en France. Les lieux de prières sont en effet rarement fréquentés par les Beurs. Seuls les hommes déjà plus âgés de la communauté algérienne semblent fréquenter de manière assidue les mosquées, qui restent le plus souvent anonymes aux simples passants. On observe d'ailleurs peu de constructions de mosquées dans les villes françaises⁷. Lorsqu'apprentissage de l'écrit en langue d'origine il y a, celui-ci ne peut être pris en charge pour les plus jeunes que par l'école majoritaire, notamment dans le cadre des cours de langues et cultures d'origine (LCO).

⁶ Ainsi, une grande partie des Algériens de la région grenobloise sont originaires de Sétif, et la majorité des Punjabis de Bradford (Yorkshire) de Mirpur.

⁷ En Angleterre, beaucoup de lieux privés sont réinvestis pour devenir des lieux de culte musulmans (usines ou maisons désaffectées, ou églises), mais on construit aussi beaucoup de mosquées.

La communauté algérienne en France paraît ainsi manquer de certaines des structures communautaires que les groupes punjabis d'Angleterre ont quant à eux réussi à mettre en place et à conserver. De même, les rassemblements de type associatif semblent moins développés dans les villes françaises qui accueillent pourtant d'importantes populations originaires du Maghreb, et notamment d'Algérie⁸.

Ces réflexions montrent une organisation différenciée des réseaux des deux groupes observés: les jeunes Punjabis participent et appartiennent à des réseaux de relations largement inscrits dans un espace communautaire très structuré et régulé par les adultes, tandis que les jeunes Algériens évoluent quant à eux dans un espace social beaucoup plus souple où les modèles de la société de résidence s'imposent naturellement. Compte tenu de ces caractéristiques spécifiques à chaque groupe, on peut alors s'interroger sur les répercussions que ces structures de réseaux communautaires peuvent avoir sur les comportements langagiers au sein des grappes plus restreintes que constituent les parentés et les groupes de pairs.

3.2. La grappe des parentés

A la différence des familles algériennes en France, qui restent essentiellement nucléaires mais se caractérisent par un nombre élevé d'enfants, les familles indo-pakistanaïses se distinguent par une structure de type associatif ou tri-générationnel. Cette particularité implique une diversité des échanges adultes-enfants, qui dépasse le cadre des échanges avec le père et la mère seulement.

Dans les familles algériennes, l'arabe et le français sont utilisés dans des proportions presque équivalentes. Schématiquement, les enfants em-

ploient le français entre eux mais aussi très souvent pour s'adresser aux parents. En revanche, ces derniers préfèrent utiliser la langue d'origine tant dans les échanges au sein du couple qu'en direction des enfants. Néanmoins, le français n'est pas complètement absent de leurs pratiques langagières, il apparaît parfois sous forme de parler bilingue arabe-français, surtout lorsqu'ils s'adressent aux enfants. La famille algérienne apparaît de fait comme un lieu original d'enseignement réciproque des langues, et se révèle comme une instance tolérante où sont légitimées la langue d'origine et la langue de résidence. En effet, si les parents transmettent l'arabe dialectal aux enfants, ces derniers assurent l'introduction du français à la maison.

Les familles punjabis exhibent un comportement beaucoup plus rigide dans le choix des langues légitimées pour les interactions avec les adultes de la famille, et avec ceux de la communauté élargie d'origine: l'emploi du punjabi est très dominant. Il assure du respect, de l'importance et de la véracité de la parole adressée à l'autre (la LO est souvent associée à la "langue de vérité"⁹). Ainsi, un informateur, qui utilise de façon systématique le punjabi pour s'adresser à des adultes plus âgés que lui, précise: "To somebody of my own age group, I choose whether I speak in English or in Punjabi. It depends just how I feel about that person". ("Avec quelqu'un du même groupe d'âge que moi, je choisis en quelle langue je vais lui parler. Cela dépend comment je ressens cette personne").

Par ailleurs, le rôle fondamental de médiateurs linguistiques entre les parents et la société globale d'accueil que l'on constate avec les enfants beurs n'est pas rempli par les jeunes Punjabis, ou en tout cas pas de manière similaire. C'est le plus souvent un adulte de la communauté qui joue ce rôle de "médiateur public" et assure les relations avec la société d'accueil. Cette répartition stricte des rôles est accentuée par la ségrégation géographique et sociale, et explique la méconnaissance presque totale de la langue de résidence de la part des mères, et une connaissance limitée pour la plupart des pères.

⁸ Bradford compte au moins treize associations communautaires punjabis, en sus des groupements qui assument un rôle d'intermédiaire entre les migrants et la société d'accueil, ou qui permettent aux membres de la communauté, en particulier les femmes, de disposer d'un apprentissage de la lecture et de l'écriture en langue d'accueil.

A Grenoble, on peut noter l'exemple de l'ADCFA (Association Dauphinoise de la Coopération Franco-Algérienne), qui joue un rôle comparable, mais accueille d'autres migrants que les Algériens. Seule peut-être l'Amicale des Algériens en Europe s'adresse à une communauté spécifique.

⁹ Voir à ce sujet MOORE, 1992, dans LIDIL 6.

Si on observe des divergences dans les comportements langagiers au sein des cellules nucléaires entre les deux groupes, on relève toutefois des caractéristiques communes dans les échanges de la fratrie. En effet, tant pour les Punjabis que pour les Beurs, la langue d'origine est beaucoup moins présente entre frères et sœurs. Mais lorsqu'elle est utilisée, elle vise surtout à renforcer la relation familiale. Eventuellement, elle peut servir une stratégie de compensation linguistique.

Il semble par ailleurs que l'utilisation privilégiée de LO par certains membres de la famille, en l'occurrence les femmes, contribue à garantir son maintien au sein de la famille et à renforcer la solidarité féminine. Les femmes apparaissent ainsi comme les gardiennes des traditions et de la culture d'origine. On remarque aussi que les interventions en langue d'origine sont plus largement privilégiées en direction de la mère que du père, mais le choix de la LO revêt des fonctions différentes selon l'interlocuteur: elle est plus distinctement associée à la notion de respect pour le père, et de l'intimité quant il s'agit de la mère.

3.3. La grappe des groupes de pairs

Les groupes de pairs se constituent essentiellement autour de deux espaces prioritaires dans la vie des adolescents: le quartier et l'école. Ils jouent un rôle important au niveau de la diffusion et du maintien de la langue d'origine hors du cercle familial.

. Les groupes de pairs dans le quartier

Du fait du regroupement dans des espaces bien spécifiques de la ville, on remarque une nette tendance, autant pour les jeunes Punjabis que les jeunes Beurs, à former des groupes largement mono-communautaires, composés d'un ensemble de personnes réunies sur les bases du quartier. Contrairement à la grappe des parentés, celle des pairs est formée d'une majorité de relations électives impliquées volontairement dans ce cercle. Trois éléments importants caractérisent cette grappe: une forte densité, l'ancienneté des relations et la fréquence des contacts.

Les groupes de pairs fonctionnent différemment selon le sexe: ils sont beaucoup plus restreints pour les filles. En outre, les lieux de ren-

contre pour les jeunes filles beurs et punjabis ne sont pas les mêmes. Pour les jeunes filles punjabis, le seul espace qui leur est autorisé est celui de la maison, où les échanges sont contrôlés et la socialisation à la fois encouragée et guidée pour se conformer au système interne de la communauté. Très peu d'activités extérieures donnent lieu à des rencontres entre les jeunes filles punjabis. En revanche, les filles beurs se retrouvent aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison, et de ce fait ne sont pas soumises constamment au regard parental. Les garçons des deux communautés quant à eux investissent librement la rue et l'espace quartier.

Les groupes de pairs dans lesquels sont insérés les jeunes punjabis s'articulent principalement autour d'une identité et d'une langue commune, le punjabi, même si paradoxalement les membres du groupe déclarent mieux se reconnaître dans la langue anglaise que dans la LO. Les jeunes expliquent leur usage préférentiel de l'anglais par une difficulté d'intercompréhension, bien que les origines géographiques très proches des parents entraînent des pratiques de langues qui n'accusent que quelques variantes dialectales. Ainsi, Seva et Babar s'accordent pour considérer l'anglais comme un agent facilitateur de la compréhension et réducteur des différences: "I speak mainly English because my friends, they have sort of a different Punjabi to us, like we have, euh, sort of proper Punjabi, this is sort of different to... I don't sometimes understand what they say", ("La plupart du temps, je parle anglais parce que mes amis parlent un punjabi différent du nôtre, un peu différent... quelquefois, je ne comprends pas ce qu'ils disent").

Dans le cas des Beurs, le groupe de pairs est une instance sans cesse en mouvement. Perméable à toutes les innovations linguistiques, il favorise la créativité et l'usage de codes illégitimes dans d'autres contextes sociaux. Parmi les normes linguistiques¹⁰ spécifiques à la cellule des pairs, on relève la langue d'origine qui, comme les autres normes, est sujette à la variation. Elle peut apparaître dans des proportions et des fonctions différentes selon les situations d'interactions.

¹⁰ En l'occurrence, l'argot et le verlan.

Le facteur qui semble jouer le rôle le plus déterminant dans cette variation langagière est le sexe du locuteur. On observe effectivement une différence entre les filles et les garçons, tant au niveau du maintien de LO que dans la fonction et le rôle de cette langue dans les échanges. Les filles se définissent comme les locutrices les plus actives en LO et en réservent l'usage aux membres féminins du groupe: "on parle en arabe avec les copines, surtout que dans mon quartier, y'a des filles qui comprennent bien l'arabe et qui nous parlent comme ça" (Zineb). De façon plus générale, qu'il s'agisse des groupes de pairs masculins ou féminins, l'usage de LO vise non seulement à renforcer la cohésion du cercle mais aussi à se distancer et à se démarquer des individus non-membres.

L'usage de la LO au sein du groupe de pairs est donc très exclusif, plus spécifiquement réservé aux interactions entre les membres de même sexe dans les deux communautés. On remarque en effet que les échanges entre filles et garçons, même lorsque ceux-ci appartiennent aux mêmes groupes de pairs, n'ont lieu qu'en langue de résidence (français ou anglais). Contrairement aux garçons, les filles se comportent davantage comme les gardiennes d'un héritage linguistique. Ce sont elles qui assurent la continuité des usages de LO entre la grappe des parentés et celle du groupe de pairs. En ce sens, la famille et les groupes de pairs, en particulier féminins, ont un rôle complémentaire: celui de veiller au maintien et à la transmission de la langue d'origine.

. Les groupes de pairs à l'école

A l'école, les groupes de pairs sont plus hétérogènes que dans le quartier. Ils sont composés de pairs du quartier mais également d'adolescents issus d'autres groupes et d'origines diverses. Les échanges bilingues sont alors moins fréquents car les contextes d'interactions dans lesquels interviennent les adolescents favorisent plus largement l'usage du français ou de l'anglais: "With my friends, I speak English, mostly...I suppose, I'm being here, and most of the people at school they speak English, and the teachers get happier if you speak English". ("Avec mes amis, je parle anglais, surtout anglais...Je suppose puisque je suis ici, et la plupart des gens à l'école, ils parlent anglais, et les professeurs sont plus heureux si on parle anglais"; entretien avec Mohammed).

Si dans les contextes observés précédemment le recours à la LO se faisait spontanément, en milieu scolaire la langue d'origine s'utilise de façon beaucoup plus consciente. Les pratiques bilingues ici sont non seulement tributaires de la compétence bilingue des locuteurs mais aussi et surtout de l'intensité des relations entre les personnes. De ce fait, une relation forte agit davantage en faveur de l'emploi de la LO. On s'aperçoit en effet qu'entre les adolescents issus de mêmes communautés mais qui n'appartiennent pas au noyau du quartier, c'est le français ou l'anglais qui sont privilégiés. En revanche, avec les membres du groupe de pairs du quartier qui se retrouvent à l'école, l'usage de la langue d'origine est plus fréquent et marque les liens multiplexes qui attachent les interlocuteurs.

Ce sont par conséquent l'ancienneté des relations et les contacts extra-scolaires entre les adolescents qui favorisent l'usage de la LO au sein du cadre scolaire, un lieu où celle-ci n'est pas encouragée.

L'emploi de la LO reste privilégié pour les situations intimes, très marquées par la culture et les valeurs communes. Parler punjabi ou arabe peut bien sûr assurer une fonction de code secret: on peut se dire des choses que le groupe alloglotte ne peut comprendre. Mais c'est essentiellement une fonction de complicité entre les membres du groupe-noyau que le recours à LO permet de garantir. De ce fait, la LO revêt souvent une fonction ludique dans les échanges: "When I get together with my friends, I always speak in English, unless I joke with them, I speak in Punjabi". ("Quand je suis avec mes copines, je parle toujours en anglais, sauf si je fais des plaisanteries avec elles, je parle en punjabi"; entretien avec Zakia). Les échanges ludiques en LO font souvent intervenir des insultes rituelles¹¹. Celles-ci ne sont pas réservées aux seuls membres du groupe-noyau, mais elles peuvent aussi parfois s'adresser aux membres périphériques, même non bilingues, pour exposer verbalement l'autorisation d'adhérer à la conversation. Plaisanter en LO au sein d'un échange langagier effectué en anglais ou en français assure une réaffirmation identitaire, la reconnaissance de l'autre en tant que membre privilégié du groupe, et l'appel et la mise en oeuvre d'un système de référents

¹¹ Voir LABOV, 1978.

qui n'appartiennent qu'au groupe, comme cela transparaît lors d'un entretien avec une adolescente, Nora, qui dit: "depuis toutes petites, on aime bien parler en arabe dès qu'on est avec des Français, on aime bien, histoire de détendre l'atmosphère, quoi, pour des petites critiques, pour garder des choses."

L'emploi de la LO dans le cadre scolaire (a fortiori au sein d'un groupe majoritairement anglais ou français) se révèle non seulement comme un moyen d'introduire des sources linguistiques nouvelles et d'enrichir ainsi les interactions verbales, mais également d'imposer une norme illégitime. De ce fait, la LO a une valeur emblématique. Son utilisation, qui transgresse les règles de choix de langues du cadre d'interaction, permet aux locuteurs d'affirmer une identité "biculturelle" et bilingue. Il semble par ailleurs que ce besoin d'affirmer son origine identitaire soit particulièrement prononcé lorsque le locuteur bilingue s'adresse à des participants de sexe opposé.

Conclusion

Pratiques bilingues, expression identitaire et insertion sociale et communautaire: un rapport étroit

L'observation parallèle du comportement langagier des deux groupes d'adolescents permet de dégager des tendances communes aux deux groupes, mais aussi des différences. Elle permet de voir aussi l'influence marquée de certaines grappes sur les pratiques langagières. Ainsi, l'insertion communautaire et religieuse paraît agir de manière importante sur le maintien de la langue d'origine au sein de grappes restreintes telles que celles des parentés et des groupes de pairs. Chez les Punjabis, la grappe des associations communautaires et religieuses encadre et régule les comportements sociaux et les pratiques de langues, alors que chez les Algériens, la communauté d'origine joue un rôle moins prescriptif et le rapport aux instances religieuses est moins marqué. Ces liens culturels plus distendus semblent être à l'origine d'un usage plus systématique de la langue de résidence. Il semblerait de ce fait que les instances communautaires et religieuses jouent un rôle déterminant en légitimant l'usage de la langue d'origine dans un éventail de situations beaucoup plus larges.

On constate que pour les deux groupes, les pratiques bilingues assument des rôles différents selon les grappes relationnelles. Leur usage vise non seulement à manifester son appartenance à la communauté d'origine, mais aussi et surtout à affirmer son identité hors des frontières de cette communauté. Dans les deux cas, une démarche en vue d'une insertion sociale et communautaire est entreprise. Dans la grappe des parentés, comme dans celle du groupe de pairs du quartier, le recours aux pratiques bilingues se définit clairement comme l'expression d'une appartenance à la communauté d'origine.

Pour les jeunes Punjabis, on observe une pratique intense de la LO qui reste le code privilégié des échanges au sein de l'univers familial et de la communauté d'origine élargie. Ils disent comprendre et parler bien ou très bien la langue de leurs parents. Même avec les hommes de la communauté qui manifestent des compétences en anglais, on note que les échanges en LO restent dominants et sont attachés à la marque du respect qu'on accorde à l'autre, et qui se manifeste notamment par le choix de la langue utilisée. C'est l'entrée à l'école qui marque le glissement de loyauté d'une langue vers l'autre.

Dans le groupe des pairs du quartier, on constate que l'usage de pratiques bilingues est comparable à celui de l'argot au sein d'un groupe français de souche ou pluri-ethnique. Il vise non seulement à assurer la cohésion du groupe et la complicité entre les membres, mais aussi à exclure les personnes étrangères au groupe. Dans la grappe du groupe de pairs à l'école, l'usage de la langue d'origine sert essentiellement à affirmer, voire exhiber, son identité et à se démarquer des non-membres du groupe. De ce point de vue, les filles se distinguent nettement des garçons. Dans les échanges, la LO apparaît comme un élément symbolique de complicité, notamment en présence d'étrangers où elle est alors utilisée comme code secret.

Dans le cadre scolaire, on remarque qu'au sein du groupe-noyau, les échanges entre filles et garçons ont lieu presque exclusivement en français ou en anglais. En revanche, avec les membres périphériques masculins, les filles beurs peuvent utiliser la langue d'origine, notamment sous forme d'échanges ludiques ritualisés qui permettent la consolidation des

relations. Ce dernier cas de figure ne semble toutefois pas se vérifier avec les jeunes filles punjabis, pour lesquelles les interactions inter-sexes restent peu développées.

Malgré (ou à cause de) la fonction forte de marqueur identitaire de LO, la langue de référence des adolescents reste l'anglais ou le français. Dans le cas des Punjabis, les compétences évidentes en LO n'empêchent pas la plupart des jeunes de se sentir plus à l'aise en anglais. La pression de l'environnement, et particulièrement celui de l'école, influence considérablement les choix de langues. Les jeunes essaient de se conformer aux pratiques du groupe de pairs élargi, afin de ne pas se marginaliser à l'école.

L'étude comparative nous a permis de mieux appréhender l'organisation du répertoire verbal des enfants migrants à travers leurs réseaux de relations. Nous avons pu observer très nettement que l'insertion sociale et communautaire des adolescents passait avant tout par une acceptation et une valorisation de ses origines et de son identité. Autrement dit, par une utilisation de la LO au sein de la famille, mais aussi et surtout hors du cercle familial et en présence d'étrangers. Cette constatation s'applique tout particulièrement aux filles qui emploient davantage la LO que les garçons, et affichent parallèlement une intégration mieux établie, qui passe par la réussite scolaire. De telles observations sont fondamentales pour la mise en oeuvre de politiques d'insertion en faveur de groupes minoritaires car elles montrent que la prise en considération et la valorisation de leur identité, et de leur bilinguisme, contribue à leur insertion sociale.

Bibliographie

- DABENE, L.; BILLIEZ, J. (éds)(1992): *Autour du multilinguisme*, LIDIL 6, juin 1992, PUG, Grenoble.
- GROSJEAN, F. (1982): *Life with two languages*, Harvard University Press, Cambridge.
- GROSJEAN, F.; PY, B. (1991): "La restructuration d'une première langue: l'intégration de variantes de contact dans la compétence de migrants bilingues", in *La linguistique* 27, 35-60.
- LABOV, W. (1978): *Le parler ordinaire*, t.1 et 2, Editions de Minuit, Paris.
- LÜDI, G. (1985): "Aspects lexicaux du parler bilingue: l'exemple du migrant suisse alémanique à Neuchâtel", in *Actes du Congrès international de linguistique et philologie romanes*, Université de Provence, Aix-en-Provence, 27-41.
- MERABTI, N. (1991): *Pratiques bilingues et réseaux personnels de communication. Enquête auprès d'un groupe d'adolescents issus de l'immigration algérienne dans la région grenobloise*, thèse de Doctorat, non publiée, Université Stendhal, Grenoble III.
- MERABTI, N. (1992): "Pratiques langagières et réseaux de relations d'adolescents issus de l'immigration algérienne", in BOUCHARD, R. & al, *Acquisition et enseignement/apprentissage des langues*, Actes du VIII^e Colloque international "Acquisition d'une langue étrangère: perspectives et recherches", Grenoble mai 1991, LIDILEM, Université Stendhal, Grenoble, 286-297.
- MERABTI, N. (1992): "Variations des pratiques bilingues d'un groupe d'adolescents issus de l'immigration algérienne", *LIDIL* 6, 93-114.
- MILROY, L. (1987): *Language and social networks*, Basil Blackwell, Oxford.

MOORE-CAPOREALE, D. (1992): *Apprentissage du français langue étrangère en contexte plurilingue: le cas des Indo-pakistanaïens scolarisés à Bradford en Angleterre*, thèse de Doctorat, non publiée, Université Stendhal, Grenoble III.

MOORE, D. (1992): "Perte, maintien ou extension des langues d'origine? Réflexions à partir de la situation indo-pakistanaïenne en Angleterre", *LIDIL* 6, 53-68.

REID, E. (1988): "Les réseaux sociolinguistiques dans les communautés sociales et scolaires", *Bulletin CILA* 47: *Des enfants de migrants dans la communauté scolaire et sociale: questions (socio)linguistiques et perspectives pédagogiques*, 144-154.